Souvenirs d'un vétéran des guerres de 1813 et 1814 : Louis-Théophile Châtelain, de Tramelan

Autor(en): **Imer, Frédéric**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **6 (1893-1897)**

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-555377

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

SOUVENIRS

d'un vétéran des guerres

de 1813 et 1814

LOUIS-THÉOPHILE CHATELAIN, de Tramelan

par Frédéric IMER.

Il y a une trentaine d'années qu'un vieil horloger, originaire de Tramelan, habitait un modeste appartement de la rue du Collège, à Neuveville.

Tout le jour devant son établi, le microscope fixé dans l'orbite de l'œil, il rhabillait les montres qu'on lui donnait à réparer, à huiler ou à nettoyer. Comme il n'en avait pas toujours, il entreprenait ses cartons de repassages pour un fabricant d'horlogerie de sa connaissance, qui avait toujours soin de le pourvoir d'ouvrage ne pressant pas.

A ses côtés, sa bonne vieille compagne, lorsque les soins du ménage ne la réclamaient pas, promenait ses doigts amaigris parmi les fuseaux de son coussin à dentelles, tout en jasant avec son mari et en lui racontant les bruits publics et les commérages recueillis chez la laitière. Leur vie s'écoulait ainsi douce et paisible, leur travail suffisant, grâce à une grande économie et à leur frugalité, à nouer les deux bouts, tous deux contents de leur sort.

Personne ne se serait douté, à voir cet horloger courbé sur son travail, avec sa voix si douce et son air de candeur et de bonté, qu'on avait devant soi un des survivants des dernières guerres de Napoléon Ier.

Un jour que je lui avais apporté ma montre à nettoyer, je ne sais comment la conversation tomba sur mon oncle, mort prisonnier en Bohême, après la bataille de Leipzig.

A l'ouïe de ce récit, le père Chatelain posa son microscope sur l'établi, devint sérieux et, me regardant d'un air à la fois calme et assuré, il me dit sans emphase : « Moi aussi, j'ai dû partir comme conscrit en 1812. » Il n'en fallut pas davantage pour éveiller mon attention et je le priai de me raconter ses campagnes, ce qu'il fit en plusieurs séances, ses récits pleins de bonhomie m'ayant présenté un attrait tout particulier.

Je vais essayer de les reproduire d'après les notes que j'en ai prises alors, dans la pensée que des épisodes de cette époque mémorable de l'histoire, concernant des compatriotes, méritent d'être conservés pour enseigner à nos enfants le bonheur qu'ils ont de ne pouvoir être appelés qu'à la défense de la patrie, et non à porter les armes dans tous les pays à la suite d'un conquérant.

Louis-Théophile Chatelain est né à Tramelan-dessus le 24 avril 1793. Son père s'appelait Abram-Louis et sa mère Marianne née Vuilleumier. En 1798, Tramelan, avec l'Erguel et le reste de la partie réformée du Jura, avait été incorporé à la France et dut lui fournir ses jeunes hommes en pâture dans ses armées. Chatelain fut appelé en 1812 à Courtelary, où il tira à la conscription ; mais peu importait qu'on obtint un bon numéro, il fallait partir quand même, car la campagne désastreuse de Russie réclamait des hommes et encore des hommes, voire même des adolescents.

Bien que, faute de diligence et de facteur postal, aucun ordre de marche ne fut parvenu à Tramelan, apprenant que les recrues des autres localités étaient parties, ils se mirent aussi en route au nombre de douze, desquels quatre seulement sont revenus au pays.

Chatelain, avant son départ, faisait des bas au métier avec son père. Affecté d'une légère hernie dès son enfance, il serait peut-être parvenu à se faire exempter, mais l'exemple était trop contagieux et le goût militaire de la jeunesse d'alors l'emporta sur toute autre considération. Autant valait-il, d'ailleurs, ne pas avoir l'air de se faire tirer l'oreille.

Arrivés à Delémont, alors que le transport de recrues en est déjà parti pour Colmar, le sous-préfet jure et tempête, mais force lui est de se calmer à la vue d'une lettre du maire de Tramelan, lui apprenant que ces jeunes gens

n'ont point reçu d'ordre de marche et ont néanmoins rejoint le lieu de rassemblement. Munis de feuilles de route, ils sont acheminés sur Colmar, où ils ne séjournent que huit jours et sont répartis dans les différents corps. Chatelain est incorporé dans le 61me régiment d'infanterie alors en Russie, et dirigé sur son dépôt à Worms. Là, il reste trois mois, faisant tous les jours l'exercice.

Au moment de partir pour la Russie, le chirurgien-major demande à trois reprises s'il y a parmi le transport des hommes qui se portent malades.

Un certain Liechti, parti de Tramelan avec Chatelain, dont l'ardeur guerrière s'était probablement déjà refroidie, s'annonça, alléguant qu'il avait des doigts du pied qui en recouvraient d'autres. Pour toute réponse, le chirurgien le menaça de les lui couper, et Liechti marcha. Chatelain ne voulait pas parler de sa hernie, mais ses camarades ayant insisté, il ôta son bandage par un froid rigoureux, pensant que la hernie sortirait, mais elle ne parut plus, en sorte qu'il jeta son bandage devenu inutile.

On les avait formés au dépôt par pelotons et, comme ils étaient 750 hommes, ils devinrent le 2me bataillon. Conduits à Erfurt, ils sont répartis en compagnies, 4 du centre, une de voltigeurs et une de grenadiers. Chatelain mesurant 5,9 de France est incorporé dans les grenadiers. Voici son sgnalement: cheveux bruns, yeux gris, bouche large, front plat, nez long, menton rond, cicatrice sur la tempe gauche, provenant d'une incision faite, à l'âge de 8 ans, pour lui enlever une mèche de cheveux qui croissait là.

Ils ne restent que deux jours à Erfurt et sont acheminés sur Leipzig, où ils démeurent quinze jours, puis à Dresde. Après quelques jours, on les fait descendre l'Elbe pour se rendre à Magdeburg et faire partie de l'armée composant le corps d'observation de l'Elbe sous les ordres du maréchal Davoust.

Le bataillon de Chatelain séjourna trois mois et demi à Magdeburg· Tout y était à bon marché, mais les habitants détestaient les Français et ne voulaient rien leur donner. Les soldats ne touchaient point de solde et se trouvaient dans le plus grand dénuement.

C'est alors que Chatelain reçut 10 francs de sa mère,

faible ressource qui dura d'autant moins longtemps qu'il lui fallut payer à boire aux camarades et leur fournir à manger. On faisait l'exercice pour se passer le temps. Le commandant s'appelait Pelletré, et le capitaine de la compagnie de grenadiers Iugenel, vieux troupier d'Egypte et mauvais diable, tandis que le lieutenant Désirier — qui vivait encore, retiré à Besançon, à l'époque de ce récit, — était un excellent garçon. Quand il fallut se remettre en route, on prit tous les vivres, du galetas à la cave, sans rien payer.

Dans une petite ville au bord de l'Elbe, non loin de Magdeburg, ils se fortifièrent, mais attaqués par les Prussiens, ils durent l'évacuer, poursuivis à faible distance, sans échanger un coup de fusil. En revanche, la 4^{me} compagnie, fortifiée dans une autre petite localité, y fut prise en entier. Seul le cantinier parvint à s'échapper comme par miracle, ainsi que le sergent-major qui était venu vers la compagnie de grenadiers pour un règlement de comptes. Ce cantinier se trouvait dans le char de sa femme, surmonté de cercles sur lesquels était étendue une forte bâche ; un soldat prussien passa son sabre à travers celle-ci, mais sans atteindre notre cantinier qui en fut quitte pour la peur. Chatelain raconte un épisode tragi-comique de ce séjour au bord de l'Elbe. Pour faire diversion à l'ennui et pour se procurer quelques vivres, il se rendit avec quatre camarades à un endroit où ils espéraient que les Prussiens avaient abandonné des fromages. N'en trouvant point, ils eurent l'idée de prendre un bain, quoique l'eau fût très froide. Etant entrés dans la rivière, ils avisèrent un gué et la traversèrent. Arrivés sur l'autre rive, et mis en belle humeur, ils montrèrent le derrière aux Prussiens campés non loin de là et s'empressèrent de détaler après cette prouesse ; mais ils ne retrouvèrent plus le gué et ils durent passer près de deux heures dans l'eau entre la vie et la mort, se tenant par la main, car aucun ne savait nager, et cherchant du pied et avec un bâton le fond de la rivière pour n'avoir pas de l'eau plus haut que le cou. Jamais Chatelain ne s'est cru plus près de son heure dernière.

Le général Vandamme ayant reçu l'ordre de s'emparer de Hambourg, on marchait dans cette direction toujours

côtoyant l'Elbe. Un jour on voulut aller faire des vivres sur la rive gauche lorsque les Prussiens survinrent. Le capitaine de la 3me compagnie, qui commandait le détachement, décampa en bateau avec un certain nombre d'hommes, abandonnant les autres avec le lieutenant Leblond, de la deuxième, lesquels furent faits prisonniers. Quelques-uns se noyèrent en voulant rejoindre la barque. Leblond parvint à s'enfuir après un mois de captivité et vint rejoindre au camp les camarades, qui l'accueillirent avec des transports de joie. Mais le capitaine de la 3me était tout honteux, car Leblond l'avait sollicité de ne pas l'abandonner avec ses hommes, ainsi qu'il l'avait fait.

Plus loin, sur la rive droite, ils occupèrent sur une colline un camp qui avait servi aux Prussiens et aux Russes. C'étaient des barraques en bois. La paille qui s'y trouvait était hâchée, tant elle avait été utilisée et, ce qui était pire, remplie de vermine de toute sorte Ils restèrent trois mois de l'hiver 1813 à 1814 dans ce camp, qui devait être à Lauenburg, souffrant du froid, de la faim, de misère et de la vermine. On recevait une bûche de bois par homme pour deux jours et l'on chauffait de l'eau dans les marmites pour y laver les chemises. Chatelain fut infesté de cette abominable vermine jusqu'à ce qu'il obtint son congé. En rentrant chez lui, dans un petit bois sur le Doubs, avec d'autres camarades, ils se deshabillèrent et se débarrassèrent avec des brosses de cette insupportable plaie.

Tandis qu'ils occupaient ce camp, la bataille décisive de Leipzig avait eu lieu (16 au 18 octobre 1813) et les Français opéraient une retraite précipitée sur le Rhin, suivis des alliés cherchant à leur barrer le passage à Hanau. Ils le quittèrent de nuit et, en passant dans une petite ville occupant une colline, ils vont aux vivres et commencent à faire la cuisine, mais les cosaques arrivèrent et il fallut se hâter de fuir.

La femme du cantinier Brun avait mis au monde au camp un enfant qu'ils avaient placé en pension dans la ville ; il fallut l'abandonner, comme ils en avaient déjà abandonné un autre en Espagne.

Telles sont les vicissitudes de la guerre. Cantinières et vivandières, suivant les armées, laissent à d'autres le

soin de nourrir et d'élever leurs enfants, sur le sort desquels un livre est encore à écrire.

A Hambourg se trouvait l'intrépide et imperturbable Davoust, que Napoléon, par des mécontentements qui se rattachaient à la campagne de Russie, et aussi par estime pour son inflexible caractère, avait placé dans une position éloignée, au grand détriment des opérations de cette guerre ; car il s'était privé ainsi du seul de ses généraux auquel, depuis la mort de Lannes et la disgrâce de Masséna, il pût confier cent mille hommes. Le maréchal parti de Hambourg avec 32 mille soldats pour commencer sur Berlin un mouvement que les batailles de Gross-Beeren et de Dennewitz avaient rendu impossible, y était rentré en apprenant les malheurs de la Saxe, avait résolu avec ses trente mille hommes, avec dix autres mille laissés dans les ouvrages de la place, de soutenir un long siège, qui fut plus qu'un siège, mais une vraie campagne défensive, de nature à couvrir la basse Allemagne, la Hollande et le Rhin inférieur. Lui aussi, séparé de l'empereur et de la France, impassible au milieu de tous les désastres, les prévoyant sans en être ému, se proposait d'être le dernier des grands hommes de guerre de ce règne qui remettrait son épée à la coalition ! (1)

Vers la fin de novembre 1813, une communication obscure, moitié en lettres ordinaires, moitié en chiffres, lui avait prescrit d'aller au secours de la Hollande, s'il le pouvait, sinon de rester à Hambourg, d'y garder cette place, et d'y occuper le plus d'ennemis qu'il pourrait. Toutes les routes de la Hollande et de la France étant interceptées, c'est le dernier parti qu'il avait pris.

Il s'était procuré des munitions de bouche et de guerre et, conformément aux ordres de Napoléon, il avait, au moyen d'ouvrages de terre, de palissades, de bastions rapidement restaurés, embrassé Hambourg, Harbourg et les îles de l'Elbe dans un vaste système de défense, où il aurait fallu 100,000 hommes et d'habiles ingénieurs pour le forcer. L'ennemi s'étant enfin montré, il avait fait évaluer les maisons à démolir, les avait immédiatement sacrifiées à la sûreté de la place, et de plus avait renvoyé 20,000 habitants sur 80,000, pour ne s'être pas munis de

(1) A. Thiers. Histoire du consulat et de l'empire. Liv. L. 1813.

vivres, ainsi qu'ils y avaient été invités. Du reste, ces malheureux n'avaient qu'une porte à franchir pour se trouver à Altona, ville danoise et neutre, à moitié hambourgeoise, où de nombreux secours leur étaient assurés. Le maréchal s'était ensuite mis en défense et, dans divers combats, avait tué 7 à 8 mille hommes au général Benningsen, qui avait fini par le laisser en repos. Il avait passé ainsi tout l'hiver de 1813 à 1814, n'ayant aucune nouvelle du gouvernement français, mais en recevant de nombreuses par l'ennemi, les unes fausses, les autres vraies et désastreuses, ne tenant compte ni des unes ni des autres et résolu à résister jusqu'à ce que l'Europe se tournât tout entière contre lui pour l'accabler.

Toujours rigoureux, mais exact et probe, il avait résolu de payer les vivres qu'il prenait, les travaux qu'il ordonnait, les démolitions qu'il faisait exécuter, et de les payer sur la contribution de guerre à laquelle la ville de Hambourg avait été condamnée pour sa rebellion de 1813. Les Hambourgeois refusant d'acquitter la contribution de guerre depuis les revers de l'armée française, il assembla le commerce, lui déclara qu'il avait besoin de fonds pour acquitter les services exigés des habitants, et que si l'on ne payait pas ce qu'on devait, il s'emparerait des valeurs métalliques de la Banque sur laquelle étaient tirées les traites représentatives de la contribution de guerre. Cette déclaration n'ayant point reçu de réponse, il tint parole, prit la réserve de la Banque sur procès-verbal en règle, consacra les 15 millions qu'il y trouva à tous les services publics, sans en détourner un centime pour aucun emploi obscur ou équivoque, et continua de se maintenir avec une ténacité indomptable au milieu des boulets de l'ennemi et des calomnies des Hambourgeois, qui s'indignaient contre ce qu'ils appelaient les crimes des Français.

Dans cette formidable attitude, le maréchal Davoust, assailli par les armées russes et allemandes, tint huit mois entier sans recevoir ni ordre ni nouvelle de son pays. Vers les premiers jours d'avril, le général Benningsen lui fit savoir, par l'intermédiaire des Danois, les événements de Paris, et le somma d'ouvrir ses portes. Le maréchal répondit par l'article du décret relatif aux places assiégées, article qui défend de croire aux bruits

répandus par l'ennemi, et ajouta que son souverain pouvait avoir essuyé des revers, mais que les revers ne dégageaient pas un homme d'honneur de ses devoirs. Le général Benningsen ordonna alors une nouvelle attaque, qui fut exécutée au nom des Bourbons et avec le drapeau blanc. Le maréchal fit tirer sur le drapeau blanc comme sur le drapeau russe et culbuta les assaillants après leur avoir fait essuyer une perte considérable. Battu, le général Benningsen eut de nouveau recours aux négociations, toujours par l'intermédiaire des Danois, anciens alliés de la France. Le maréchal ne refusa pas de s'y prêter, et offrit d'envoyer le général Delcambre en France, pour aller y chercher des nouvelles authentiques, promettant de les tenir pour vraies et de s'y conformer lorsqu'elles proviendraient d'une source française. Le général Benningsen y consentit, mais à condition qu'on lui livrerait un des ouvrages importants de Hambourg. Le maréchal s'y refusa de nouveau.

Enfin, un envoyé appartenant à sa famille étant arrivé avec des communications officielles du gouvernement provisoire, il assembla le 28 avril son armée qui était encore de 30,000 hommes valides, bien armés, bien vêtus, bien disposés, lui annonça la restauration des Bourbons, lui fit prendre la cocarde blanche, et lui déclara, ce qui fut approuvé et applaudi, qu'il ne rendrait la place que sur un ordre de Louis XVIII. Le maréchal Davoust, par cette défense mémorable, avait conservé aux négociations un précieux objet de compensation, il avait sauvé à la France 30 mille hommes, un immense matériel, et l'honneur du drapeau. Les calomnies que des intéressés allaient répandre dans toute l'Europe et notamment en France, ne pouvaient obscurcir de tels services. En tout cas, c'est à l'histoire à les consacrer dans son impartiale justice. (1)

Du maréchal Davoust au grenadier Chatelain, il y a bien des degrés, mais dans Hambourg tous se comportèrent bravement. A la fin du siècle, on mangeait de la viande de cheval, et Chatelain prit la fièvre. Sur l'ordre venu de la ville d'incendier un village à une heure de distance (Oppenheim ?), le lieutenant Désirier en fut

(1) Ad. Thiers. Histoire du Consulat et de l'Empire. Liv. LIV. 1814.

chargé. Il prit dix hommes avec lui et faillit recevoir d'un paysan défendant sa chaumière un coup de faulx. L'ennemi étant survenu, il fallut battre en retraite et Désirier fut atteint d'une balle au genou, qui le rendit boiteux pour le reste de ses jours.

Chatelain se trouvait au fort de l'Etoile, lorsqu'un parlementaire de Benningsen s'avança avec le drapeau blanc. Il entendit le maréchal Davoust prononcer ces mots : « Canonniers, à vos pièces, faites feu sur ce chiffon-là. »

Aussitôt que le canon eut tonné, des nuées de cosaques vinrent attaquer un poste de 50 cuirassiers qui se tenaient toujours prêt. Ceux-ci se bornèrent à s'écarter et à parer de leurs sabres les coups de lances, sur quoi les cosaques firent volte-face.

Etant non loin de la ville dans des granges, de jeunes conscrits nouvellement arrivés se laissèrent surprendre et furent faits prisonniers. Mais peu après, ils vinrent rejoindre leurs camarades, stationnés un kilomètre plus loin, mais entièrement dépouillés. Vu la rareté des vivres, c'étaient des bouches inutiles à l'ennemi. Ce n'était pas seulement de la viande de cheval dont il fallait se contenter, on avait recours même à des chiens. Après avoir manqué de nourriture pendant quatre jours, l'ennemi ayant intercepté leur envoi de vivres, Chatelain et ses camarades se mirent à cuire un chien dans de la neige fondue. On lui offrit pour sa part cinq francs, mais il n'eut garde de la céder. Le lendemain, ils reçurent chacun deux pains de munition de 3 ℔, soit pour quatre jours. Des soldats affamés mangèrent leurs deux pains en une fois.

Voici un fait qui rappelle la soupe au lait des avant-postes dans la première guerre de Villmergen.

Un jour un officier prussien s'approche, plante son épée dans la glace et s'avance vers le poste français. L'officier du poste fait de même et rejoint le Prussien. Celui-ci prie alors l'officier français de remettre une lettre à son frère qui sert comme officier sous les drapeaux de la France. Le Français prend la lettre en disant qu'il demandera à son commandant l'autorisation de la remettre à son adresse et ils se séparent en se promettant de se rencontrer de nouveau le lendemain. En effet, ils se revirent, mais le commandant n'avait pas autorisé

la remise de la lettre. Le Prussien chargea alors son collègue de dire à son frère ce qui s'était passé et de lui faire ses salutations.

Le 10 février 1814 il y eut un combat sur le grand pont de Harbourg. Vingt-quatre hommes de la compagnie de Chatelain furent tués ou blessés, dont dix-sept d'un coup de canon, parmi lesquels un Marchand, remplaçant d'un fils du meunier de Sombeval et un Voirol, des Genevez. Ils ont tous eu les jambes emportées. A l'exception d'un vieux sergent, portant les chevrons, qui perdit les deux jambes et mourut sur place, les seize autres furent pansés par un chirurgien et guérirent à l'hôpital, où ils allaient sur des béquilles. Sauf deux, dont un Alsacien nommé Sander, qui n'avait pas cessé de fumer pendant qu'on faisant l'amputation de la jambe, les quatorze autres moururent de faim et de misère. — Après avoir repoussé les Prussiens jusqu'à l'extrémité du pont, la retraite fut commandée afin de laisser le champ libre au tir des canons braqués sur la rive et masqués par des fumiers.

Les Prussiens donnèrent dans le piège ; ils s'élancèrent avec furie à la poursuite des Français qui, lorsqu'ils furent hors des lignes de tir, firent halte de pied ferme et alors la mitraille culbuta les assaillants qu'on chassa la bayonnette dans les reins jusqu'à une demi-lieue de distance.

Lorsque Davoust reçut l'ordre du gouvernement français, qui avait fait la paix avec les puissances alliées, de rendre Hambourg et son territoire, les malades furent embarqués pour Dunkerque. Chatelain en était, et la traversée le rétablit de sa fièvre tremblante, au point qu'à l'arrivée il put porter le lieutenant Désirier à l'hôpital. Mais à peine débarqué, la fièvre le reprit, de sorte qu'on voulait le faire entrer à l'hôpital. Il s'y refusa obstinément et se rendit à son dépôt à Caen, en Normandie, conduit dans des chars par de bons paysans. Là, il s'engage avec cinquante autres camarades pour le service des Indes et ils se dirigent sur Vire, située à douze lieues et non loin de la mer. Il y prend de nouveau la fièvre et cette fois-ci il fut bien obligé d'entrer à l'hôpital, et certes il n'eut pas lieu de s'en repentir. Les soins y étaient excellents et il y resta trois mois. Un de ses sou-

venirs est qu'on voulait le faire manger au-delà de son appétit. Tandis qu'il était à l'hôpital, le détachement partit pour les Indes. Etant resté seul, il retourna au dépôt, où se délivraient les congés à ceux qui en demandaient. Au lieu de lui donner le sien, on l'engagea à continuer à faire du service, mais sa fièvre l'en empêchait. Alors le sergent recruteur lui demanda : « Que faut-il faire de toi ? » — « Fais-moi cuisinier, » répondit-il et c'est ce qui eut lieu. Il resta effectivement pendant trois semaines de cuisine, mais ayant appris que l'ancien évêché de Bâle avait été détaché de la France et annexé à la Suisse, il se fit inscrire pour avoir son congé, qu'il obtint.

Un jour du mois de septembre '814, à midi, il partit avec huit autres, dont un Ducommun, de St-Imier et un Gresset, de Delémont. Le lendemain, pour fatiguer ce dernier qui n'allait pas fort et restait toujours en arrière, on força les étapes et fit 18 lieues, excès qui eut le bon résultat de guérir radicalement Chatelain de sa fièvre. Ils marchaient sans armes, couverts d'habits en guenilles et de vieux shakos, etc.

Arrivés en Champagne, on y était occupé à la vendange ; ils demandèrent à acheter des raisins, mais personne ne s'étant montré disposé à leur en fournir, Gresset prit leurs shakos et alla lui-même les remplir. En route, Chatelain en couchant avec un camarade, prit la gale, pour la quatrième fois pendant la campagne. A Troyes, il entre dans une pharmacie et demande un remède pour guérir cette infection La dame du pharmacien lui vend pour 3 sous un bâton, appelé *onguent de citron,* qui l'a très promptement débarrassé en se frottant les jointures atteintes. Toujours à pied, ils passèrent par Wissembourg, Haguenau et Strassbourg, d'où ils ne tardèrent pas à revoir la patrie, après deux ans d'absence.

Chatelain rentra à Tramelan le 8 octobre 1814.

Quel plaisir de retrouver ses parents, après avoir échappé à tous les dangers courus ! Il avait été une année entière sans écrire à sa mère qui avait eu, comme on le pense bien, l'inquiétude de le croire mort ou prisonnier.

D'une petite ville, entre Dunkerque et Caen, dont il ne se rappelait plus le nom, un bon vieux papa, chez

lequel il était logé, avait eu la bonté de lui écrire pour la tranquilliser, et la lettre était parvenue.

Rentré chez lui, il fallait penser à se remettre au travail ; aussi Chatelain reprit le métier de son père et fit des bas. Mais la mode de porter des bottes lui porta un coup funeste en diminuant la fabrication des bas. C'est alors que Chatelain se voua à l'horlogerie, qui commençait à prospérer dans le Jura. Il fit des voyages en Allemagne pour vendre des montres. En 1822, se trouvant à Landshut, en Bavière, il retrouva, chez un horloger, sa montre, volée à Worms, en 1813, par un jeune soldat français. Mais le paysan qui l'avait achetée et qui l'avait remise pour la nettoyer, refusa de s'en dessaisir.

Louis-Théophile Chatelain termina paisiblement sa carrière à Neuveville, où il mourut le 8 janvier 1871, âgé de 77 ans, 8 mois et 15 jours, tout préoccupé de l'issue de la guerre franco-allemande et de l'armée de l'Est, combattant à notre frontière qu'elle devait franchir, vaincue, quelques jours plus tard. Sa veuve retourna à Tramelan, où elle est décédée il y a quelques années.